

La NRF

Autor(en): **Savarit, Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **70 (1967)**

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-558790>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La NRF

par Jacques Savarit

Notre époque a la manie déconcertante des sigles. De l'AMGOT au GATT, du SMIG à la FAO via l'OTASE et la CECA, elle joue les pythies et alourdit jour après jour sa panoplie d'énigmes.

C'est bien lassant, infiniment plus lassant, tout bien pesé, que le « franglais » si vertement houspillé par le bon maître Étiemble, lequel pourrait orienter aussi valablement ses colères vers ces alignements de plâtres aux yeux vides.

Ayant pris mesure d'un tel abus, comment expliquer, en revanche, que cette triade de consonnes prédestinées, la NRF, trouve si facilement grâce à nos yeux ? De quelle faveur bénéficie-t-elle pour obtenir du lecteur moyennement cultivé — à l'instant même où on les prononce devant lui — ce signe d'intelligence qui est aussi le signe de la sympathie ?

« La Nouvelle Revue Française » ne perd rien à revêtir ses seules initiales, on en conviendra. Elle y gagne même en distinction un peu hautaine, y acquiert plus de profil et de « branche », comme ces nobles avisés qui font, exprès, tomber leur particule...

La NRF... trois lettres qui disent beaucoup et « pèsent » davantage que les plus gros IGAMES réunis.

Comment et pourquoi ?

Il est amusant d'aller y voir.

* * *

Le *parce que* le plus élémentaire, il se trouve évidemment dans l'absolue réussite matérielle de la présentation voulue par Gaston Gallimard. Sans être bibliotaphe ou simplement bibliophile, on éprouve toujours je ne sais quel petit bondissement de plaisir à repérer dans une vitrine de libraire le beau volume à couverture blanche rehaussée de ses filets rouges.

Cet appariement de la pourpre et du blanc de lys, serait-il donc royal ?

A vrai dire, nous y discernerions plus volontiers quelque chose de studieux et d'aimablement scolaire. Ce fin cadrage bicolore évoque la topette d'encre rouge, la règle plate, l'aventure haletante des pleins et des déliés et, sous la clarté étroite de la lampe,
« le vide papier que sa blancheur défend... »

A ces remembrances de l'école enfantine, il faut ajouter d'autres motifs de respect qui ressortissent à l'ancienneté. Venu au jour le 1er février 1909, avec le numéro inaugural de la revue dont il est le frère univitellin, le filetage rouge sur blanc de lin aura, dans moins d'un semestre, cinquante-cinq ans d'âge... et pas une ride. Pour le grand public, c'est donc l'un de ces mariages réussis une fois pour toutes, un peu comme celui, cher à Virgile, de la vigne et de l'ormeau.

Mais il y a une troisième raison, une troisième figure de Minerve pour expliquer l'universalité du triangle NRF. Avec le « Mercure de France » d'Alfred Vallette et Georges Duhamel et « les Cahiers de la Quinzaine » de Charles Péguy, « la Nouvelle Revue Française » sera toujours, pour l'amateur de panoramas, l'un des ronds-points d'où lui sembleront rayonner avec le plus de netteté les principales flèches de direction littéraires depuis un demi-siècle.

Néanmoins, entre ce que l'œil aperçoit aujourd'hui de la NRF et ce qui jauge effectivement sa masse, il existe une marge considérable.

En tant que formation littéraire, la Revue se présente, si l'on veut, avec la statique disproportionnée de l'iceberg : un cinquième au-dessus de la ligne de flottaison et quatre cinquièmes au-dessous... C'est donc, par priorité, la partie maintenant *immergée* de la « Nouvelle Revue Française » qu'il nous a semblé légitime d'envisager ici, notamment les belles années d'avant-poste ou de croisade qui suivirent sa fondation. Car ces années servent de pierre de touche, nous le croyons, à une juste appréciation du mouvement dans son ensemble.

* * *

Après une gestation compliquée qui fit redouter une naissance avant terme, le premier numéro de « la Nouvelle Revue Française » sortit le 1er février 1909 sous la nouvelle et combien séduisante présentation de l'imprimerie Sainte-Catherine.

La direction en était triple et une à la fois, grâce à des positions de principe somme toute suffisamment homogènes. Elle groupait les noms de Jacques Copeau, de Jean Schlumberger et d'André Ruyters, tous transfuges, à des degrés divers, d'une petite revue symbolistico-décadente, « L'Ermitage », qui avait fondu comme un sorbet au

brasier des rivalités littéraires non sans léguer à « la Nouvelle Revue Française » l'essentiel de ses cadres pensants.

La confrérie directoriale de la rue Madame n'avait rien d'une jeune équipe. Jacques Copeau avait trente ans, et Schlumberger trente-deux.

André Gide, lui, atteignait la quarantaine et était déjà passionnément écouté à la NRF, bien qu'il se contentât de jouer en sourdine dans les coulisses de la maison. Mi-conseiller technique, mi-camérier secret, il aiguisait déjà ce sens du retrait et de la disponibilité cher à tous les gidien, tout en réservant à la jeune équipe la quasi-totalité de ses œuvres en cours.

C'est ainsi que la NRF prit le départ en publiant *La Porte étroite*, ce beau roman du renoncement calviniste, avec une brillante partie exégétique rédigée conjointement par le trio de tête.

Paul Claudel et le médecin Henri Ghéon se mirent bientôt de la partie, une partie qui se jouait sans atouts maîtres puisque la Revue était hébergée déceimment (mais sans plus) par un éditeur d'économie politique...

Une autre silhouette très juvénile allait devenir bientôt familière dans les locaux de la rue Madame : celle de l'invité d'honneur Jacques Rivière, représentant de la génération montante et riche de dons à perte de vue.

Aux grincheux qui, en 1964, s'offusquent de la poussée des jeunes et crient à l'éphébocratie, faisons placidement observer que Jacques Rivière, lors de son admission à la NRF, avait tout juste vingt-trois ans et qu'il sera appelé au fauteuil directorial en juin 1919. Il ne le cède donc en rien à cet autre jeune insolent de la littérature française, le rédacteur en chef Joachim du Bellay dont les vingt-trois printemps, en 1549, soutenaient en souplesse la *Défense et Illustration de la langue française*.

* * *

Aux racines du dogme littéraire de « la Nouvelle Revue Française » il y eut trois grands textes sur lesquels la publication n'hésite pas à jouer sa jeune vie.

En premier lieu *Les Nouveaux Prétextes* d'André Gide, collection de ses premiers essais critiques à la Revue, puis *Nos directions* du « toubib » Henri Ghéon, auxquels vint s'ajouter une œuvre clef, véritable bible de la jeune génération gidisante : la correspondance fourmillante d'Alain-Fournier à Jacques Rivière.

Ceux qui eurent, au cours de l'année 1909-1910, le rare plaisir de recevoir des mains du facteur les premiers exemplaires des éditions

à jaquette blanche et gouttières rouges, y découvrirent un petit bristol en encartage, par le moyen duquel la revue se présentait à son public.

On y lisait cette déclaration due, c'est plus que probable, à la plume d'Henri Ghéon :

« La NRF groupe des écrivains de la nature la plus diverse, mais tous également soucieux d'une discipline. »

Quelle était, dans le creux de la main, cette discipline dont les compagnons de la NRF se réclamaient ?

Une discipline politique ? Que non pas. La NRF demeurera coite face à l'ascèse politico-moralisante d'un Barrès et plus réservée encore — avec un pli de commisération ironique — à l'égard de « l'Action Française » et des colères de coq qu'y prenait hebdomadairement Charles Maurras.

C'était en fait d'une discipline purement *littéraire* qu'il s'agissait pour eux, d'un Codex de l'Art d'écrire.

L'équipe de la NRF se voulait efficiente, artisanale et — le mot est-il trop fort ? — « ouvrière ». D'où un besoin de normes, de directives. D'où, encore, l'intitulé assez neutre mais symptomatique choisi par Henri Ghéon : *Nos directions*. Neutre, cet intitulé ? Modeste, surtout, et presque dubitatif. Avec sa manie de la sincérité, Henri Ghéon devait se sentir presque aussi libre de proposer ces directions que ses contemporains l'étaient de ne pas les suivre. Il n'y a rien, en effet, dans ce livre majeur qui fût penser, même de loin, à un pronunciamiento littéraire. On y parlait métier avec assiduité et concentration, entre écrivains soucieux de « belle ouvrage ».

Tantôt c'était Racine, tantôt la question du vers blanc ou de l'assonance, tantôt celle du néo-classicisme ou des chances de l'endécasyllabe, tantôt la structure du roman...

Bien entendu, on cultivait les vertus d'enthousiasme, rue Madame, voyez plutôt Jacques Rivière.

Mais on entendait très précisément joindre à la chèvre Inspiration, le chou du savoir-faire et de la méthode.

Beaucoup d'*ordre* — voilà le mot lâché — beaucoup d'ordre inspirait Gide, Copeau, Schlumberger, Ruyters et leurs collaborateurs. Et, en plus de cet ordre, la volonté de serrer la matière littéraire avec le plus d'exactitude *moyenne* possible, bref de l'approcher par excès ou par défaut, comme on dit en mathématiques. (Ce n'est pas par hasard que l'une des Éminences grises de la NRF, l'omniscient Charles du Bos, nommera *Approximations* précisément, ses saisissantes plongées au cœur de la réalité littéraire...)

Evidemment, nous attendons et nous entendons l'objection du lecteur : Gide en quête d'une discipline ? Le Gide de *Corydon* et de *L'Immoraliste*, celui qui fait sien « l'entêtement dans le pire » de son héros Michel ? N'y aurait-il point chez lui, au contraire, comme un fanatisme de l'indiscipline ? Ouais ; mais encore faut-il s'entendre. Entre le littéraire Gide et l'homme Gide il y a toute la distance éternelle entre le dire et le faire. Jamais, au grand jamais, Gide n'a vécu ce qu'il a pensé et affecté d'aimer... *dans ses livres*. Indiscipliné « pour les autres », il le fut immodérément, observe bien finement Albert Thibaudet. Mais calviniste pour soi et prisonnier volontaire, toute sa vie, de disciplines excessivement strictes. Qu'on scrute simplement son visage dans les nombreux clichés qu'on a de lui et l'on sera vite édifié. Le vrai Gide est de bonne race huguenote. Le vrai Gide c'est celui de la *Porte étroite*, celui qui répète avec son héroïne Alissa : « Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut pas remplir mon attente. »

De la NRF il est permis de penser ce que Clemenceau disait de la Révolution française, qu'elle fut un bloc, un bloc par l'esprit... ou plutôt par la *famille* d'esprits qu'elle entendait cimenter entre eux. Des gens, si l'on veut, qui se répartissaient peu ou prou sur l'axe Racine-Stendhal. Avec deux curseurs aussi mobiles, on voit tout de suite à quel point une convergence spirituelle effective était difficile à réaliser entre les tenants du sigle NRF.

Tout s'est souvent passé, rue Madame, comme si certains secteurs spécialisés de la revue étaient inhibés par le flou doctrinal — nous ne disons pas *doctrinaire* — de l'ensemble.

Dans une seule direction, le roman, l'empreinte de « la Nouvelle Revue Française », demeure ineffaçable, nous le verrons dans un instant. Le reste est de veine honnête, sans fulgurances...

Dans l'ordre critique, la NRF n'a point fait de trouée. Avec leur allant, leurs vertus d'intuition et de sympathie, les études de Jacques Rivière sur Gide et sur Claudel n'ont cependant pas innové. A quoi il faut joindre ce vice rédhibitoire que l'équipe de la rue Madame n'avait guère la tête philosophique, même en rendant ce qui lui revient au très estimable Michel Arnauld.

En sorte que le bergsonisme ne trouva aucune espèce d'écho à la NRF, dans le moment même où il passait par son zénith avec les prolongements de *L'Évolution créatrice* (1907), *L'Énergie spirituelle* (1919) et *Durée et simultanéité* (1922).

En poésie, la NRF porte peu de fruits, sans doute parce que sa rivale « La Phalange », qui logeait rue Franklin, avait conquis une façon de monopole dans les publications de ce genre.

Dans l'ordre théâtral, elle se constituera en revanche un banc d'essai à jamais fameux : la scène du *Vieux-Colombier* dans le quartier Saint-Sulpice. L'éloge de cette salle de patronage, oblongue et confinée, n'est plus à faire. Elle a sa place bien à elle dans l'hagiographie littéraire. Tout ce qu'on peut dire, c'est que chacun de nos étudiants ès lettres est convié, tôt ou tard, à exercer sa sagacité sur le grand trinôme : Copeau-Jouvet-Dullin.

Intellectuellement, les gidiens de la NRF n'étaient point outillés pour produire une dramaturgie aussi précise et aussi intense que celle d'Antoine. Là où l'on dit tout naturellement : « Le Théâtre Antoine », on se sent gêné aux entournures pour parler, dans le même registre, d'un théâtre Copeau. Cela s'explique en partie par la mollesse des liens de subordination entre l'état-major de la rue Madame et le plateau du Vieux-Colombier. Ces liens furent le plus souvent théoriques et virtuels. A telle enseigne que *l'Otage* de Claudel, édité par la Revue, ne fut pas joué rue du Vieux-Colombier — c'est un comble — mais sur une scène rivale, à *l'Œuvre*, chez Lugné-Poe...

Pourtant, quand tout est dit, force est bien de reconnaître que les succès majeurs remportés par la troupe de Jacques Copeau (*La Nuit des rois*, *Les Frères Karamazov*, *l'Amour médecin*, *la Jalousie du Barbouillé*) sont des succès NRF et qu'ils se rattachent, au moins latéralement, à l'esthétique « disciplinaire » de la Revue. Notamment par l'adhérence scrupuleuse au texte, l'embrigadement des acteurs et la sobriété éminemment contrôlée des accessoires de scène.

L'action la plus immédiatement repérable exercée par la NRF a porté sur le roman. Il n'est point aventuré de dire qu'à moins de quinze ans de distance de la mise sur pied de l'Académie Goncourt, la rue Madame a joué le rôle d'une sorte de Faculté libre dans cette discipline, d'une propédeutique efficace à l'usage des aspirants-romanciers.

Cette primauté incontestable dans un ordre difficile tient essentiellement à la personnalité littéraire de Gide, aussi fou de roman qu'Hokusai l'était de dessin.

On s'explique dès lors que trois romans NRF, sortis dans les toutes dernières années de l'avant-Première Guerre, aient exercé une influence profonde et décisive sur la croissance du roman moderne, jusqu'à Simone de Beauvoir, Pieyre de Mandiargues et Michel Le Clezio inclusivement.

Ce sont : *Les Caves du Vatican* d'André Gide (1914) ; *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier (1913) ; *le Journal d'A.O. Barnabooth* de Valéry Larbaud (1913).

Dans les personnages de Lafcadio, de Barnabooth et du Grand Meaulnes, en effet, les jeunes gens de deux générations au moins se plurent à reconnaître

« quelqu'un qui soit en moi plus moi-même que moi »,
selon l'admirable vers de Paul Claudel.

* * *

Ce qui gêne un peu, évidemment, dans le succès uniformément accéléré de la NRF, c'est le retour de boomerang de l'année 1913, nous voulons dire le scandale Proust.

Le lecteur, nous le savons, nous attend à la corne de ce bois. Bien sûr. Il n'est au pouvoir de personne d'annuler ces funestes mois d'été où le conseil de la NRF commit l'erreur (d'ailleurs réparable et réparée) d'ajourner le candidat Marcel Proust, sur préavis défavorable d'André Gide. Mais le refus que fit Gide du manuscrit de *Swann* était-il véritablement la marque d'une cécité littéraire ? André Maurois ne le pense pas et c'est toujours à lui qu'il faut se référer lorsqu'on désire y voir juste, clair et nuancé. Dans son beau volume de chez Hachette *A la recherche de Marcel Proust*, il explique de façon circonstanciée et avec beaucoup d'humour les motivations profondes du verdict gidien. Disons en peu de mots que Marcel Proust, auteur mondain issu d'un milieu ouvertement snob de la Rive droite, exhalait une « odeur de duchesse » fort suspecte aux narines un peu pincées de la Rive gauche. Or on était très Rive gauche rue Madame, très Bassin du Luxembourg et Quartier des Écoles. Et l'on n'était pas disposé, non plus, à pardonner à la frivole Rive droite une épigramme assez rosse où la teinture huguenote de la NRF et son puritanisme littéraire se trouvaient chansonnés sous le nom de *Folies-Calvin*, ce qui était, du reste, assez joliment trouvé.

En fin de compte, Marcel Proust fut publié chez Bernard Grasset en novembre 1913.

Spontanément la NRF mit fin à la brouille, en apportant dans toute l'affaire beaucoup de chic.

Ghéon, littéralement emballé par l'immense rhapsodie proustienne, prévint Rivière qui alerta Gide. Et celui-ci, lecture faite et refaite, battit sa coulpe avec la brûlante sincérité où s'ordonne tout son personnage. Il écrivit textuellement à Proust :

« Le refus de ce livre restera la plus grave erreur de la NRF et (car j'ai honte d'en être beaucoup responsable), l'un des regrets, des remords les plus cuisants de ma vie... »

En août 1914, la guerre éclatait, obligeant Bernard Grasset à fermer temporairement sa maison. Marcel Proust en fit prétexte pour reprendre sa liberté. Grasset céda chevaleresquement et *Du côté de chez Swann* « émigra » triomphalement chez Gaston Gallimard-le-Repenti.

Ainsi se termina dans l'urbanité et l'estime réciproques une « pique » mémorable qui, à la veille du grand conflit, avait révolutionné, pour un temps, le Tout-Paris.

Nous venons de parler de contentieux littéraire.

En d'autres occasions, « la Nouvelle Revue Française » sut manifester beaucoup d'esprit de transaction et de souplesse.

Témoin le dialogue Gide-Martin du Gard dont elle fut l'instigatrice.

On sait que *les Faux-Monnayeurs* d'André Gide (1925) sont dédiés à Roger Martin du Gard et que *les Thibault* de Roger Martin du Gard (1932-1940) sont dédiés à André Gide.

Pour l'observateur superficiel, ces coups de chapeau réciproques attestent seulement une curieuse amitié littéraire entre deux tempéraments romanesques opposés : le critique et le bâtisseur, l'analyste minutieux et le peintre à la fresque.

Pourtant, à y regarder de plus près, cette antithèse Gide-Martin du Gard était un peu, avant la Première guerre mondiale, comme celle de la Ville et de la Campagne dans la cité d'Érasme.

Il y fallait seulement un peu d'huile, d'habileté conciliatrice et d'esprit de famille.

« La Nouvelle Revue Française » d'avant 1914 y avait astucieusement pourvu sous le règne aimable et droit du Bourguignon Jacques Copeau. Et que le lecteur nous en croie : ce Laocoon artistique, Gide et Martin du Gard embrassés, ce n'est pas l'un de ses moindres tours de force !

* * *

Nous n'en dirons pas davantage. Depuis le lointain hiver de 1909 et jusqu'à la Libération, « la Nouvelle Revue Française » a suivi sa voie contre vents et marées.

Comme Sieyès sous la Terreur, « elle a vécu ».

Vécu au travers des années folles, du Front populaire, de l'occupation, du CNR, du sartrisme...

Vécu, avec le règne de Jean Paulhan, ce que Stuart-Merrill appelait « la haute noce intellectuelle ».

En 1959, la Revue a fêté le cinquantième anniversaire de sa fondation et a pu reboire, timidement, à sa propre source...

La seconde Guerre mondiale a marqué pour elle — soyons pudique — un temps mort dans ce continu de durée spirituelle que devrait être un mouvement littéraire idéal.

Mais nous sommes sur terre — *down below* selon la dure expression d'outre-Manche.

Drieu La Rochelle, Henri Béraud, Robert Brasillach, autant de noms qu'il faut bien se remettre à prononcer...

En se rebaptisant, « la Nouvelle Revue Française » a fièrement reconnu ses déviations d'antan. Pour qui a régné — et d'un tel règne —, les agenouillements, il est vrai, sont faciles et permis.

N'est-ce point Vercors qui signalait, dès 1942, que « les plus profonds tourments pâlisent vite » ?

Excellente NRF ! S'il y a jamais un procès à lui faire, c'est en béatification littéraire !

